

***Méltre ? Lecture et Mystification*, textes réunis et présentés par Nathalie Preiss, Éditions L'improviste, 2006. Un vol. de 204 p.**

Dans « L'Avant-propos pour rien » qui inaugure le recueil, Nathalie Preiss, prolongeant les travaux de Jean-François Jeandillou (*Esthétique de la mystification*, Éditions de Minuit, 1994), synthétise avec une grande clarté les enjeux d'une notion qui convoque à la fois « histoire, théorie et lecture littéraires, poétique et esthétique, pragmatique et éthique » (p. 9). Si la mystification est née dans le siècle – le XVIII^e – qui a amorcé le combat du « droit d'auteur », c'est parce que l'auteur est au centre de son dispositif et qu'elle consacre sa toute-puissance. Mais pour que la mystification « marche », doit être à l'œuvre une lecture qui ne soit pas « mauvaise lecture d'un lecteur diminué », mais « “mélecture” d'un lecteur autorisé » (p. 11). En outre, la mystification ne se révèle qu'une fois levée : elle n'apparaît que quand elle disparaît, paradoxe qui suppose alors non une lecture ni même une relecture, mais une rétrolecture. C'est donc avec le contrat de lecture de la fiction que joue la mystification, et ce par excès : « tout est fait pour que lecteur y croit totalement » (p. 14). Une fois pris, le lecteur est ensuite « dé-pris » et devra reprendre le dessus. Se pose alors la question de la valeur de la mystification : si elle peut être ludique, critique, esthétique et herméneutique, force est de constater que, avant tout, ce qui fait sa valeur, « c'est qu'elle en annule la validité » (p. 15).

Sous la rubrique « Généalogie de la mystification » apparaît d'abord l'étude faite par Michel Delon du contexte mondain, de « l'atmosphère de jeu généralisé » (p. 23) qui voit naître la mystification. À son tour, Scott Carpenter entreprend de retracer, du romantisme au surréalisme, la généalogie du faux, passé de genre paralittéraire (pastiche, blague, canular) au cœur des préoccupations textuelles.

Puis la rubrique « La mystification en quête d'auteur » réunit trois contributions. Jean-François Jeandillou envisage la mystification sous le rapport du travestissement auctorial et de ses effets sur l'interprétation. Daniel Sangsue étudie les liens entre mystification et parodie et Corinne François-Denève montre comment les romans ou les nouvelles de l'actrice (qui connaît une grande fortune entre 1880 et 1913) fonctionnent comme une sorte de « mystification » institutionnalisée.

Plusieurs études réfléchissent ensuite aux rapports entre mystification et fiction. Franck Wagner met en lumière les nombreux points de tangence, l'« interactivité » qui les unit. Annick Louis étudie les récits fictionnels qui aboutissent souvent à une mystification parce qu'ils situent la trame de la fiction dans un cadre renvoyant à un quotidien strictement contemporain, à celui de l'écriture et de la lecture des textes. Alain Trouvé s'interroge sur la mystification dans le cadre d'une théorie élargie de la lecture.

Enfin, « Critique de la raison mystification » réunit l'étude consacrée par Anne-Elisabeth Halpern aux dadaïstes et celle que Daniel Grojnowski consacre, à travers Francis Blanche, Sapeck, Alphonse Allais, Yves Klein aux farces et aux mystifications. Pour finir, Franck Schwerewegen se prend à rêver que Proust ait lu Nietzsche, démontrant du même coup que la mystification peut être une méthode de lecture, puisqu'il y a du Nietzsche dans Proust, du Borges dans Locke et du Baudelaire dans Nietzsche.

Marie-Ange FOUGÈRE